

et l'autre de fort méchante humeur, et ne se vantèrent pas de ce qui leur était arrivé.

Le soir Floreal se rejoignit, et la réunion se prolongea fort avant dans la nuit.

Deux ou trois jours après, M. Midleston recevait une lettre anonyme l'informant que la première fois qu'il descendrait dans un puits, il n'en remonterait pas.

Cette menace, la première qui était adressée à ce haut fonctionnaire de l'exploitation, le laissa absolument froid.

Il prit même immédiatement son costume et se fit conduire à Sainte-Marie.

Il passa deux heures dans les galeries, puis visita, pendant le reste de la semaine, toutes les fosses les unes après les autres.

Il n'avait en fait d'armes que sa canne à marteau.

Le bruit s'était répandu qu'il avait été menacé et, parmi les mineurs frappés de la crânerie avec laquelle il avait immédiatement parcouru tous les puits, s'il s'était glissé des assassins, pas un n'avait osé frapper.

A quelques jours de là, Voltin circulait dans les galeries de Sainte-Marie lorsqu'il lui sembla qu'à l'accrochage du fond se tenait un homme dont les allures parurent suspectes.

Cet individu rôdait autour des berlines et semblait attendre le moment favorable pour se glisser dans l'escalier conduisant à la machine élévatrice. Il y avait quelques instants que Voltin l'observait lorsqu'il le vit se précipiter, non pas du côté de la machine à vapeur comme il l'avait supposé d'abord, mais dans le goyau lui-même.

Qu'allait-il faire dans ce goyau noir par lequel l'air arrivait au fond, et qui ne contenait que les échelles destinées à permettre de remonter au jour en cas d'accident aux cages ?

Le surveillant voulut en avoir le cœur net et suivit l'homme qu'il venait de voir disparaître.

Il s'engagea dans le conduit ; l'obscurité y était complète. Evidemment l'imprudent qui avait pris cette route grimpait aux échelles.

Voltin leva sa lampe et ne vit rien audessus de lui ; cependant, esclave de son devoir, il gravit les degrés un à un.

Il fallait que l'autre eût accompli bien rapidement son ascension, car il avait beau monter, il ne le retrouvait pas.

Voltin avait compté les échelles qu'il venait de franchir, il était à la huitième.

Chacune d'elles avait environ cinq mètres.

Il monta encore et au sommet de la neuvième, il se trouva sur une plate-forme à l'entrée des étages abandonnés du puits.

Le surveillant hésita un moment, s'arrêta pour se reposer, et jetant un coup d'œil sur les cages de l'ascenseur qui passaient devant lui avec une rapidité vertigineuse, enlevant les berlines pleines de charbon et les ramenant vides au fond, il secoua la tête en ayant l'air de dire :

— Il faut être bien étourdi pour s'aventurer par semblable route, ou il faut avoir envie de commettre un bien mauvais coup !

En effet, les cages disparues, il ne restait, à cette hauteur du goyau, qu'un trou noir, et profond dans lequel une chute eût été épouvantable.

Puis, se retournant du côté de la vieille galerie qui s'enfonçait dans les entrailles du sol, il leva encore sa lampe comme pour voir au loin et murmura entre ses dents :

— Il s'est caché là !

En effet, c'était bien là, à quelques mètres de lui, que se tenait, tapi dans l'ombre, l'homme qu'il avait poursuivi.

Son cœur battait à lui rompre la poitrine, il se sentait pris, et dans sa tête les projets les plus sinistres se succédaient.

Il avait compris dès le premier moment qu'on s'était mis à sa poursuite ; à peine au sommet de la quatrième échelle, il avait vu au-dessous de lui, dans le vide, une petite lueur annonçant la présence d'un homme.

C'était la lampe de Voltin.

Il s'était remis à grimper, et la petite lueur le suivait toujours.

Ses doigts se crispaient sur les barreaux, la sueur perlait à son front, et ses jambes semblaient vouloir se dérober sous lui.

La tête lui tournait, il montait à tâtons.

Enfin il arriva à l'étage abandonné.

A ce moment, une des cages passa avec un bruit sourd occasionné par la vitesse et le déplacement de l'air ; il se rejeta brusquement en arrière, terrifié, ne faisant un pas qu'après avoir tâté le terrain.

Devant lui, c'était l'inconnu, la nuit ; derrière, l'homme qui montait toujours ; à côté, les profondeurs du puits dans lesquelles s'engouffraient les cages.

Il étendit les bras et sentit, à droite et à gauche, le boisage d'une galerie ; il marcha d'un pas plus décidé, les bras en avant, lorsqu'il lui sembla qu'à sa droite le boisage cessait. Il chercha de la main, c'était le vide.

Était-ce un trou sans fin, un goyau abandonné, ou simplement une nouvelle galerie s'ouvrant sur la première ?

Il s'accroupit, se cramponna aux bois et avança le pied ; il sentit le sol, recommença, et trouvant toujours la terre, finit par se redresser et tâter à droite et à gauche.

Il reconnut le boisage des deux côtés et comprit qu'il avait quitté la première galerie pour entrer dans une seconde.

Les cages repassèrent là-bas près du goyau ; il les entendit à peine, et se croyant en sûreté il s'assit par terre.

Lorsqu'il eut repris son sang-froid, il se mit à réfléchir.

— Je n'ai pas eu de chance ! se dit-il, les camarades commencent à reculer, on avait menacé l'ingénieur et il se promenait impunément dans toutes les fosses. Je descends, ce matin, avec ce Vignaud comme la première fois, espérant rencontrer Midleston. mon plan était fait ; sous ce costume, il ne m'eût jamais soupçonné ; je le prisais de monter jusqu'à la machine à vapeur ; il passait le premier, et une fois sur une des passerelles au-dessus de l'eau, une poussée, et c'était une affaire faite : plus de Midleston, plus rien que la terreur, imaginant une vaste conspiration, et les puits restant vides de crainte d'une autre exécution, c'était la grève et le commencement de nos revendications.

Au lieu de cela, Midleston ne descend pas ; je rôde une heure autour du rond, comme ils disent, et un chef de poste qui me prend je ne sais pour qui m'ordonne d'aller au travail ; je file de ce côté, je vois une échelle, je grimpe pour attendre dans ce trou l'heure de la remonte sans courir le risque d'être reconnu, et au moment où je veux m'arrêter, j'aperçois cette lueur qui me suit.

Si c'est après moi qu'il court, celui-là, malheur à lui ! je ne me laisserai pas prendre !

En même temps, Floreal chercha dans sa poche ce qu'était devenu son couteau.

Il le trouva, l'ouvrit, le serra convulsivement et attendit.

Le silence le plus complet, la nuit la plus obscure, régnaient autour de lui.

Il prêta l'oreille et n'entendit rien.

— Au bout de quelques secondes, un grand vent s'engouffra dans la galerie ; c'était une cage qui descendait ; le silence, le silence de mort, régna de nouveau.

Floreal se releva.

— Il aura continué de monter, pensa-t-il ; c'était peut-être un ouvrier chargé de réparer les échelles. Je l'échappe belle !

La nuit fut traversée par un rayon lumineux et les bois de la galerie principale apparurent distinctement.

— Le voilà ! murmura Floreal.

Son cœur se serra, puis subitement, comme pour chasser une horrible tentation, il se passa la main sur le front et rejeta au loin derrière lui sa seule arme, son couteau à virole, se disant :

— Je ne suis pas un assassin ! L'ingénieur passe encore, c'est un adversaire politique ; ce serait la lutte de l'esclave contre le tyran, mais cet homme !... c'est un ouvrier comme moi ; il n'aurait rien pour se défendre, et je puis m'en tirer autrement.

Il se tint tout droit au milieu de la galerie, les bras croisés sur la poitrine et attendit.

Voltin avançait à pas lents, craignant une embuscade.